

LES
ACTEURS
DÉPLACÉS,

OU

L'AMANT COMÉDIEN;
COMÉDIE EN UN ACTE,

Avec un Prologue & un Divertissement;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi,
le 14 Octobre 1735.*

H v



ACTEURS DU PROLOGUE.

LA VILLE DE PARIS, *personnifiée.*

LA FOLIE, *déguisée en Auteur.*

Madame DANGEVILLE.

M. POISSON.

M. DE MONT-MENY.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FIERVILLE.

M. FLEURY.

Mlle. GRANDVAL.

M. ARMAND.

Mlle. DEHAND.

*La Scene est sur le Théâtre de la Comédie
Françoise.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS, M. DE MONT-
MENY.

M. DE MONT-MENY.



Uoi ! la Ville de Paris dans notre Hôtel !
cela m'étonne. Puis-je vous demander
la cause de votre visite ?

LA VILLE.

Elle a pour objet vos intérêts & mes plaisirs.

M. DE MONT-MENY.

L'un & l'autre est l'unique but de nos soins ; cepen-
dant nous n'avons pas toujours le bonheur de réussir.

LA VILLE.

Je ne le sçais que trop ; mais dans la circonstance où
je me trouve , j'ai besoin que vous fassiez un effort.

M. DE MONT-MENY.

Vous pouvez compter sur notre zele.

H vj

L A V I L L E.

Vous me voyez à la veille d'être entièrement abandonnée ; depuis le départ des Officiers , le beau sexe n'a trouvé d'amusement que chez les gens de Robe & les Abbés ; les vacances vont nous enlever les uns & les autres , si vous ne trouvez moyen de les retenir.

M. DE MONT-MENY.

Que faut-il faire pour cela ?

L A V I L L E.

De l'excellent , ou du bisarre.

M. DE MONT-MENY.

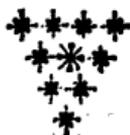
L'alternative est embarrassante : le premier est au-dessus de nos forces ; le second est fort équivoque.

L A V I L L E.

N'importe , il faut quelquefois risquer.

M. DE MONT-MENY.

Pour vous satisfaire , Madame , nous aurions besoin de quelque cerveau de travers , de quelque Auteur Calotin.



S C E N E I I.

LA FOLIE , LA VILLE , M. DE
MONT-MENY.

LA FOLIE, *mettant la main sur l'épaule de
M. de Mont-Meny.*

LE voici. (*Considerant la Ville.*) Ah ! ah ! Madame ;
vous dans ces lieux ! Je suis charmé de vous y ren-
contrer ; je vois que nous sommes inséparables.

L A V I L L E.

Quoi ! vous me connoissez ?

L A F O L I E.

Oui, Madame, à votre Vaisseau peut-on vous mé-
connoître ? Embrassons-nous ; j'ai toujours diverti la
Ville & les Fauxbourgs.

L A V I L L E.

La Ville & les Fauxbourgs vous sont très-redevables.

L A F O L I E.

J'ai là (*montrant sa tête*) une ressource infinie pour
vos amusemens ; vous en jugerez par l'échantillon que
je vous apporte.

L A V I L L E.

Je suis impatiente de le voir.

LA FOLIE, *à M. de Mont-Meny.*

Allez dire à vos camarades que je les attends.

S C E N E I I I.

L A F O L I E , L A V I L L E .

L A F O L I E .

IL me semble que vous me considerez avec beaucoup d'attention.

L A V I L L E .

Je regarde si je ne reconnoîtrai pas en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs ; mais j'ai beau vous examiner , vous ressemblez à tous en général , sans en désigner aucun en particulier ; votre personne est toute nouvelle à mes yeux.

L A F O L I E .

Vous me surprenez ! je suis sans cesse avec vous ; je préside à toutes vos actions , je gouverne toutes vos démarches ; c'est moi que vous prenez pour guide , pour conseil , & vous ne me connoissez pas ?

L A V I L L E .

Non : quel est votre nom , votre demeure ?

L A F O L I E .

Ma demeure est partout ; Maisons , Palais , Bureaux , Comptoirs , tout me sert d'asyle ; je loge avec la Suffisance , chez les Financiers ; avec la Fatuité , chez les

Petits-Maîtres ; avec l'appétit , chez les Gascons ; au Cabaret , avec les Peintres ; proche les toits , avec les Auteurs.

L A V I L L E.

Et avec la Discorde, chez les Comédiens.

L A F O L I E.

C'est la vérité ; mais écoutez : sous l'habit d'un Narcisse , je me promene aux Thuilleries de cette façon. (*Elle marche comiquement.*) Tantôt, sous la figure d'une Coquette , je fais l'exercice de l'éventail , je lance un coup d'œil au Comte , je souris au Président , j'agace le Thésorier ; une autre fois , avec la contenance d'un jeune étourdi , j'entre chez une Actrice , & voici mon début : (*Elle danse.*) Ma Reine, que vous avez de charmes ! (*Elle embrasse la Ville.*) Me donnez-vous à souper ?

L A V I L L E.

Tout cela me divertit , fans m'éclaircir.

L A F O L I E , montrant sa Marotte.

Connoissez-moi.

L A V I L L E.

Eh ! quoi ! c'est la Folie !

L A F O L I E.

Elle même. J'ai pris soin d'inspirer à un jeune Auteur la pièce que j'apporte ; c'est son coup d'essai. La crainte que donnent ordinairement les premières productions , l'empêche de se faire connoître : je me suis chargée de présenter son ouvrage.

P R O L O G U E.

L A V I L L E.

Puisque la Folie s'en mêle, je compte sur du plaisant.

L A F O L I E.

Vous y trouverez peut-être du singulier. Mais j'aperçois les Comédiens ; voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la pièce ?

L A V I L L E.

Non : je vais inviter mes habitans à venir prendre part au cadeau que vous leur préparez.

S C E N E I V.

L E S C O M É D I E N S , L A F O L I E.

M. DE MONT-MENY, à la FOLIE.

J'AI l'honneur de vous présenter mes camarades.

L A F O L I E.

Messieurs, je suis votre serviteur.

M. P O I S S O N.

Un siège à Monsieur.

Madame DANGEVILLE.

Avancez ce fauteuil.

M. D E L A T H O R I L L I E R E.

Commencez, Monsieur ; nous sommes prêts à vous entendre.

Mlle. **G R A N D V A L.**

Je suis vive , prompte : ne me faites point attendre;

M. F I E R V I L L E.

Hâtez-vous : nous avons répétition.

M. P O I S S O N.

Lisez distinctement.

M. F L E U R Y.

Je l'en défie , si nous parlons toujours.

LE PETIT GARÇON.

Quelle lenteur ! cela devrait être lû.

LA PETITE FILLE.

Vous m'impatientez fureusement ; commencez donc :

LA F O L I E.

Point de lecture : je suis un Auteur au-dessus des règles ; je prétends que ma Pièce soit reçue sans examen.

M. D E M O N T - M E N Y.

Que dites-vous ?

Madame D A N G E V I L L E.

Comment ?

M. F I E R V I L L E.

Je ne vous comprends pas.

LA F O L I E.

Cela pourtant est assez clair.

M. D E L A T H O R I L L I E R E.

Y pensez-vous , Monsieur ?

M. FLEURY.

La proposition est absurde.

Mlle. GRANDVAL.

Quelque bonne opinion que nous puissions avoir de vous , le risque est trop grand.

LE PETIT GARÇON.

En vérité , Monsieur , vous n'êtes pas raisonnable.

LA PETITE FILLE.

Depuis que suis au Théâtre , je n'ai rien vû de pareil.

L A F O L I E.

Je n'écoute point vos discours ; conformez-vous ; s'il vous plaît , à mes intentions : sinon , point de Piece. J'ai fait l'ouvrage sans réflexion , je veux qu'il soit reçu sans lecture , & joué sans répétitions.

M. DE MONT-MENY.

Sans répétitions !

Madame DANGEVILLE.

Vous plaisantez.

M. POISSON.

Cela n'est pas possible.

M. FIERVILLE.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle. GRANDVAL.

Nous avons des Juges trop éclairés : on ne nous passeroit pas, cette imprudence.

LE PETIT GARÇON.

Ma réputation s'y trouveroit compromise.

LA PETITE FILLE.

J'ai trop d'expérience pour vous donner ma voix.

LA FOLIE, se levant.

Je me retire ; vos refus obstinés vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

M. FLEURY.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

Madame DANGEVILLE.

C'est peut-être du bon.

M. DE LA THORILLIERE.

Si la Piece ne nous convient pas , nous serons les maîtres de la refuser.

M. FIERVILLE.

C'est bien dit. Monsieur , revenez , s'il vous plait.

Mlle. GRANDVAL, à la Folie.

Vous êtes bien vif.

LE PETIT GARÇON.

Qu'on a de peine avec les Auteurs !

LA PETITE FILLE.

Quelle complaisance il faut avoir !

LA FOLIE.

Je suis charmé de vous voir plus dociles , & que

voire intérêt vous ouvre enfin les yeux. La Piece dont il s'agit , est une espeece d'ambigu ; elle a pour titre : *l'Amant Comédien*. En voici les rôles tout prêts.

Mlle. G R A N D V A L.

Sans doute que vous faites de moi une amoureuse tendre, vive & badine ?

M. P O I S S O N.

De moi un Crispin , qui par des traits bouffons , & des sauts en avant ?...

M. D E L A T H O R I L L I E R E.

De moi un raisonneur , un pere ?

L A F O L I E.

Point du tout. (*A Mlle. Grandval.*) Je vous donne un rôle de Soubrette.

Mlle. G R A N D V A L.

Moi , Soubrette ! cela ne me va point ; j'en appelle au Parterre.

L A F O L I E.

Un Auteur est maître des rôles ; ainsi, Mademoiselle ; je vous prie de faire celui que je vous destine.

Mlle. G R A N D V A L.

Si vous le voulez absolument , je risquerai ce début.

M. F I E R V I L L E.

Non pas , s'il vous plaît : les Soubrettes appartiennent à Mesdemoiselles Dangeville ou Dubocage : demandez à mes Confreres.

M. DE MONT-MENY.

Monfieur a raifon.

M. FIERVILLE.

Onne doit point aller fur les droits de fes Camarades.

L A F O L I E.

Mais , Monfieur. . . .

M. FIERVILLE.

Mais , tant qu'il vous plaira.

L A F O L I E.

Quoi ! je ne pourrai difpofer. . . .

Madame DANGEVILLE.

Non : nous avons chacun notre emploi marqué ;
ayez la bonté de vous y conformer.

L A F O L I E.

Je vois que nous allons avoir mille difficultés ; nous
les préviendrons , fi vous voulez men croire.

Mlle. GRANDVAL.

De quelle maniere ?

L A F O L I E.

En tirant les rôles au fort.

M. FIERVILLE.

Le projet eft charmant !

Madame DANGEVILLE.

Je l'adopterois en faveur de la nouveauté.

M. DE MONT-MENY.

On n'a jamais rien proposé de si ridicule.

M. FLEURY.

J'en conviens ; mais il faut quelquefois se prêter aux idées de ces Messieurs.

Mlle. GRANDVAL.

Peut-être que le sort sera moins capricieux que l'Auteur.

M. POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LE PETIT GARÇON.

Cet Auteur-là me paroît timbré.

LA PETITE FILLE.

Sa pauvre cervelle est bien malade.

M. DE LA THORILLIERE.

Voyons ce que cela produira.

L A F O L I E.

Puisque vous voilà d'accord, ne perdons point de tems. Madame Dangeville, commencez. (*Elle tire.*) Attendez à voir votre sort que tout soit tiré. (*On tire.*) Voyons à présent les rôles qui vous sont échus.

Madame DANGEVILLE.

Lucile. A moi l'Amoureuse ! me voilà bien lotie !

M. POISSON.

Dorante. C'est apparemment l'Amoureux. (*A Madame Dangeville.*) Touchez là ; je suis aussi bien partagé que vous.

M. DE LA THORILLIERE.

Le Marquis. Moi , Marquis ! suis-je d'une tournure à faire des extravagances ?

Mlle. GRANDVAL.

Lisette. Le sort répond à l'idée de l'Auteur ; il en faut passer par-là , malgré le péril.

M. DE MONT-MENY.

Léda, mere d'Helene. (*A la Folie.*) Si vous croyez que je jouerai ce rôle-là , vous vous trompez fort.

M. FLEURY.

Doris , confidente de Léda. (*A M. de Mont-Mény.*) Nous sommes bien assortis !

Mlle. GRANDVAL.

Voilà deux Auteurs placés à merveille !

M. FIERVILLE.

L'Elu , pere de Dorante : c'est un niais. Moi , je doublerai M. Dangeville ! je ne crois pas cela.

LA FOLIE , au petit Garçon.

A vous , petit bon-homme.

LE PETIT GARÇON.

Monsieur Mondor , pere de Lucile. (*A Madame Dangeville.*) Je serai votre papa , Madame ; allez , allez , je vous ferai obéir de la bonne sorte.

LA PETITE FILLE.

Madame Mondor. Me voilà mere , avant que d'être mariée. (*A Madame Dangeville.*) Ma petite mignone , vous ferez ma fille : vous n'aurez qu'à vous bien tenir ; je sçais comme on range la Jeunesse.

L A F O L I E.

Il me reste un rôle de Payfan ; mais je m'en charge. Pour rendre la Piece plus folle, j'y représenterai Monsieur Lucas ; je serai déplacé tout comme vous.

M. DE MONT-MENY.

Oh ! ça , Monsieur l'Auteur , vous imaginez-vous qu'on puisse représenter votre Comédie , comme les rôles en sont distribués ?

L A F O L I E.

Pourquoi non ? Le Public veut du nouveau ; peut-être en trouvera-t-il dans le déplacement des Acteurs.

M. FIERVILLE.

Nous ne risquerons pas une pareille nouveauté.

Madame DANGEVILLE.

Nous serions les dupes de notre complaisance.

L A F O L I E.

Rassurez-vous : je prends tout sur mon compte. Le Public m'a toujours favorisé ; vous vous ressentirez tous des bontés qu'il a pour un Auteur comme moi.

M. DE MONT-MENY.

Vous ne pouvez être inspiré que par la Folie.

L A F O L I E.

Vous pensez juste ; c'est elle que vous voyez sous ce déguisement. (*Montrant sa Marote.*) S'il vous reste quelque doute , qu'il s'évanouisse à l'aspect de mon sceptre.

M. POISSON.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

M.

M. F I E R V I L L E.

Notis ne nous opposons plus à vos volontés.

L A F O L I E.

Allons , que ma Piece soit jouée sur le champ.

Mlle. G R A N D V A L.

Donnez-nous donc les moyens de vous servir aussi promptement que vous le désirez.

L A F O L I E.

C'est à quoi je vais pourvoir ; les Dieux , qui m'ont privée du jugement , pour m'en dédommager , m'ont donné la mémoire & la faculté de la communiquer. (*En les touchant de sa Marote.*) Eprouvez la vertu de la Marote ; une simple lecture de votre rôle vous suffira pour le sçavoir. Allez.

(*Les Comédiens sortent.*)

L A F O L I E , au P U B L I C.

Messieurs ; le desir de vous plaire a souvent fait imaginer aux Auteurs quelque chose de singulier : mais toutes les folies ne sont pas heureuses. Nous souhaitons que celle-ci vous amuse , & que l'ardeur de notre zèle fasse excuser notre témérité.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA PIÈCE.

Monsieur MONDOR, *Pere de Lucile.*

Madame MONDOR.

DORANTE, *Fils de l'Elu, Amant de Lucile.*

LUCILE, *Amante de Dorante.*

LE MARQUIS DE BOIS-SEC, *Frere
de l'Elu.*

L'ELU DE BEAUJEU, *Pere de Dorante.*

LÉDA, *Mere d'Hélène, Reine de Sparte.*

DORIS, *Confidente de Léda & d'Hélène.*

LISSETTE, *Suivante de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier de Monsieur & de Madame
Mondor.*

*La Scène est à la Maison de Campagne de
Monsieur & de Madame Mondor,
proche Lyon.*



LES
ACTEURS
DÉPLACÉS.
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.
LISETTE, LUCAS.

LUCAS.



Vous v'là fort à propos, Mamselle Lisette.

LISETTE.

Que me veux-tu, Lucas ?

LUCAS.

Vous savais bien que Monsieur Dorante nous a ce

Iij

matin graiffé la patte pour nous engager à parler de son amour à Mamselle Lucile ?

L I S E T T E.

Oui, Lucas.

L U C A S.

Vous savais bian que nous ne li en avons pas encore ouvert la bouche.

L I S E T T E.

L'occasion ne s'en est pas offerte.

L U C A S.

Vous savais bian itou que je ne savons pas trop si ce Monsieur Dorante est tel qu'il nous le paroît.

L I S E T T E.

Oh ! je ne doute point de sa probité : elle est peinte sur son visage ; il a l'air & la maniere d'un homme de naissance.

L U C A S.

Ça est vrai, Mamselle Lifette ; mais, morgué, y a des personnes qui avont des philozomies si trompeuses !

L I S E T T E.

Je n'ai sur Dorante aucun fâcheux soupçon.

L U C A S.

Tant mieux. Oh ! çà, Mamselle Lifette, vous savais bian tout ce que je venons de vous dire ; mais, ventre-bille, vous ne savais pas tout.

L I S E T T E.

Que sçais-tu donc encore, Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bian fixiblement : à merveille ! Devenez-vous queuque chose ?

LISETTE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rian ! Vous me trompais , Mamselle Lisette : vous êtes trop éveillée , trop feine , pour ne pas var que je sommes épardument amoureux de vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en torne. Mais votre surprise est-elle de joie ou de tristesse ?

LISETTE.

Vraiment , Lucas , elle est de joie.

LUCAS.

Alle est de joie ! me v'là le plus heureux Jardinier du Village : apprenais que depis longtems je renfarmions st'amour-là , & que sans stilà de Dorante je n'aurions jamais osé vous dégoïser. Tatigué ! que je vians de me tirer une tarrible épeine du pié ! Vous m'aimais, je vous aime , & je nous aimons : queul ravissement ! Ne songeons qu'à nous bian aimer , & à conduire , chemin faisant , l'amour de Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir , je sis un tantet coëffé de ce gentilhomme-là ; sa contenance m'a plú d'abord ; une parsonne de rian n'auroit pas une meiné si revenante , des magnie-

res si agriables, & ne feroit pas de si biaux présens. Lucile & li sont faits l'un pour l'autre ; c'est un mariage conclu , & le nôtre pardessus le marché.

L I S E T T E.

Tu vas bien vite , Lucas ; sçavons-nous si Monsieur & Madame Mondor sont d'humeur à marier leur fille ?

L U C A S.

Pourquoi la garderont-ils ? Une fille n'est bonne qu'à devenir femme , pis à rendre son mari . . . que sçais-je ?

L I S E T T E.

Malgré l'empire que j'ai sur l'esprit du pere & de la mere , je crains de voir échouer mon projet.

L U C A S.

Vous êtes trop craigneuse ; tout ira bien.

L I S E T T E.

Sur quoi fondes-tu cette espérance ?

L U C A S.

Pargué , sur la raison. Acoutez : Mamfelle Lucile n'a que seize ans , elle sort du Couvent , où elle n'a pu faire d'inclination ; dès qu'elle verra Dorante , zeste , elle en deviendra folle. Dorante ira & viendra ; il écrira , elle répondra ; le pere & la mere s'appercevront de quelque manigance ; ils espionneront leur fille , ils la surprendront caufant , riant , folâtrant avec Dorante ; aussi-tôt de faire tapage du côté des bonnes gens ; de l'autre , de pleurer , se lamenter , se désesperer. Qu'arrivera-t-il ? La peur de faire mourir de chagrin une fille

unique qu'ils aiment, les fera bailler dans le pagniau : on les mariera, pour faire taire les jaseurs, & je nous marierons de compagnie ; ça est clair comme le jour.

L I S E T T E, *riant.*

A merveille !

L U C A S.

N'en riais pas ; j'ons, morgué, sous ce chapiau-là ; tout autant de çarvelle qu'y en a sous votre cornette. Ne laissons pas languir les choses, ma chere partendue ; allons faire à Lucile la preumière ouvarture de l'amour de Doranté. Mais le vecy.

S C E N E I I.

DORANTE, LISETTE, LUCAS.

L U C A S.

PARGUÉ, Monsieur Dorante, je parlions de votre affaire.

L I S E T T E.

Pourquoi paroissez-vous ici ?

D O R A N T E.

Je venois apprendre. . . .

L I S E T T E.

Demeurez tranquille : vos intérêts sont en bonnes mains.

L U C A S, *tendant la main.*

Je vous s'arvons de tout notre cœur.

I iv

D O R A N T E.

Je le crois. Mais en quel état sont les choses ?

L U C A S.

Tout comme ce matin.

D O R A N T E.

Mon impatience est extrême.

L U C A S.

J'allons doucement ; mais je ne nous arrêtons point.

L I S E T T E.

Vous sçavez aujourd'hui votre destinée.

D O R A N T E.

Puisse-t-elle s'accorder avec mes desirs ! Je viens encore d'appercevoir Lucile ; qu'elle a de charmes ! Ah ! Lisette, si tu voulois, je pourrois moi-même lui déclarer que ses beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la passion la plus vive.

L I S E T T E.

Je lui dirai tout cela : sortez, Monsieur, je vous en conjure.

L U C A S, *tendant la main.*

Tandis que vous nous amufais, je n'avançons rien.

D O R A N T E.

Je pars ; mais, ma chere Lisette, puis-je me flatter de l'espérance que tu m'as fait concevoir ?

L U C A S.

N'en ayez point de doutance ; rien ne se fait dans la maison que par le canal de Lisette ; elle mene la fille, le bon-homme & la bonne femme par le nez ; elle est leur précepteur, leur intendant, leur maître enfin.

L I S E T T E.

De grace , sortez ; si l'on nous surprenoit ensemble , cela nuiroit à vos affaires.

D O R A N T E.

Tu raisonnes sensément , Lisette ; mais je crains que tu ne t'imagines que je te trompe.

L I S E T T E.

Je n'ai point ce soupçon.

L U C A S.

Je sommes tous deux coëffés de votre figure.

D O R A N T E.

Ma famille est très-connue de Monsieur & de Madame Mondor ; si cette passion est agréable à la belle Lucile , je suis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir sa main qu'à ma tendresse : c'est ce qui m'oblige à me cacher. Mon pere sera charmé qu'en revenant d'Italie couvert de gloire , à deux lieues de Lyon , j'aie fait une conquête si digne de mon cœur.

L I S E T T E.

Encore une fois , sortez.

L U C A S.

Que l'zamouroux sont tenaces !

D O R A N T E.

Adieu ; je viens d'arrêter des Chanteurs : ils préparent une Fête pour ce soir.

I v

L I S E T T E.

Une Fête ! Que vous sçavez bien la façon de vous
infinuer dans le cœur d'une fille !

L U C A S.

Tatigué ! que j'aurons de plaisir !

D O R A N T E.

Songez tous deux que votre fortune est faite , si . . :

L U C A S, *tendant la main.*

Morgué , j'y comptois bien.

(*Dorante tire sa bourse.*)

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un.

L U C A S.

C'est notre vieille Maîtresse.

L I S E T T E.

Ciel ! Monsieur Mondor la suit.

L U C A S, *prenant la bourse & sortant avec
Dorante.*

Et vite , vite , fuyais.

L I S E T T E, *examinant Monsieur & Ma-
dame Mondor.*

Ils me paroissent en conversation sérieuse : écoutons
un moment.



SCÈNE III.

M. MONDOR, Madame MONDOR,
LISETTE, *écoutant.*

M. MONDOR.

OUI, Madame, Lucile est en âge d'être pourvue.
Madame MONDOR.

C'est à ce dessein-là, Monsieur, que je l'ai fait sortir
du Couvent.

M. MONDOR.

Toujours la sympathie entre nous, ma chère petite
Vieille.

Madame MONDOR.

Nous pouvons la pourvoir avantageusement, & lui
donner une dot considérable.

M. MONDOR.

Assurément. Depuis plus de quarante ans que nous
sommes ensemble, j'ai beaucoup augmenté notre for-
tune.

Madame MONDOR, *se fâchant.*

Mon économie n'y a pas mal contribué.

M. MONDOR.

Ne vous emportez point, m'amour : parlons d'autre
chose. Apprenez sur qui j'ai jetté les yeux, pour en
faire notre gendre.

I vj

Madame M O N D O R.

N'en prenez pas la peine, ce soin me regarde; mon choix est fait.

L I S E T T E, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

M. M O N D O R.

Je pense que c'est moi qui dois lui choisir un époux; & celui que je lui destine, c'est notre ami Monsieur Dornimon.

Madame M O N D O R.

Calmez-vous, mon poulet, c'est à lui que je l'ai promise. Mais ils sont deux freres, auquel comptez-vous la donner ?

M. M O N D O R.

Au plus digne, à l'Elu.

Madame M O N D O R.

Oh ! moi je la donne au Marquis ; c'est un garçon riche, galant, spirituel : je ne lui connois qu'un petit défaut, c'est d'être un peu trop prévenu en sa faveur.

M. M O N D O R.

L'Elu sera mon gendre ; il n'est point fou comme votre Marquis. De plus je le regarde comme garçon ; car il ne reçoit point de nouvelles de son fils qui sert en Italie. Il est vrai qu'on prendroit l'Elu pour un bêt ; mais je l'estime : vive les gens de robe, les richesses leur viennent en dormant.

Madame M O N D O R.

Les gens de guerre sont fort au-dessus : s'ils gagnent

du bien , c'est en veillant toujours. Le Marquis a ma parole ; il aura ma fille. Je suis surprise qu'il ne soit pas arrivé.

M. M O N D O R.

J'attends l'Elu ; c'est lui qui l'emportera.

Madame M O N D O R,

Tarare.

L I S E T T E.

Tarare à mon tour. Vous ne sçavez tous deux ce que vous faites ; c'est moi qui veux marier Mademoiselle votre Fille : elle est jeune , aimable : il lui faut un époux beau , bienfait , alerte , raisonnable ; en un mot , un homme qui lui plaise. Je veux qu'elle soit sage & contente dans son ménage. Pourroit-elle l'être avec un vieux Petit-Maître , ou avec un Elu suranné , qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audience ?

M. M O N D O R.

Ma mie , il y a long-tems que j'ai envie de réprimer vos impertinences.

Madame M O N D O R.

Vos façons d'agir commencent à m'être à charge.

L I S E T T E.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira : je ne souffrirai point que vous fassiez des choses contre le bon sens.

M. M O N D O R.

Nous vous donnerons votre congé.

L I S E T T E.

Vous m'en menacez ; je l'accepte. Adieu.

Madame M O N D O R.

Ne la renvoyons pas ; elle a du bon.

M. M O N D O R.

Vous avez raison ; son affection pour nous veut que nous lui passions quelque chose.

Madame M O N D O R.

Oui, mon Fils ; car à notre âge nous avons besoin auprès de nous de quelqu'un qui connoisse notre tempéramment.

M. M O N D O R.

Rappelez-la.

Madame M O N D O R.

Lisette ?

L I S E T T E.

Plait-il, Madame ?

Madame M O N D O R.

Venez-ça. Nous vous gardons : mais c'est à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

L I S E T T E.

Je ne resterai qu'à condition du contraire.

M. M O N D O R.

Lisette, vous. . . Rentrons, ma Poule ; elle nous échaufferoit la bile.



S C E N E I V.

L I S E T T E , *seule.*

ME voilà rentrée en grace: mais je suis fort embarrassée ; ces gens-ci voudront l'emporter. Dorante fera la dupe des promesses que je lui ai faites ? Non. Il ne sera pas dit que Lisette aura cédé. Armons-nous de courage ; n'abandonnons point Lucile : c'est une fille qui mérite d'être heureuse. La voici.

S C E N E V.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

L U C A S.

OUI, Mamselle, j'ons queuque chose à vous apprendre qui vous rendra bian aise. Vous commençais à m'acouter. Tatigué ! la douce nouvelle que j'allons vous dégoïfer !

L U C I L E.

Eh ! bien ? Qu'est ce, Lucas ? Parle donc.

L U C A S.

Un gaillard bian tourné, qu'an nomme un Amoureux ; perd l'esprit en votre faveur.

L I S E T T E.

Ah ! Lucas , il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains , ma chere Maîtreſſe ! Vous allez devenir la femme d'un époux ridicule ; Monsieur & Madame Mondor s'accordent ſur ce point : ils ne ſont en diſpute que ſur la préférence.

L U C A S.

Quelle trahiſon ! Oh ! pargué , la préférence eſt pour ſtilà que j'avons à vous bailler ! Dame ! c'eſt du nanan ; demandais à Liſette : j'ons tous deux commiſſion de vous en marmoter queuques paroles.

L I S E T T E.

Oui , Mademoiſelle , vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant , & je me ſuis chargée de vous faire agréer ſa reſpectueuſe paſſion.

L U C I L E.

Vous êtes bien hardie , Liſette , de me faire une pareille propoſition. Apprenez que ce ſeroit à mes parens à diſpoſer de mon cœur.

L I S E T T E.

De la main paſſe ; le cœur n'eſt pas de leur compétence.

L U C I L E.

Non ; puisque le mien s'eſt donné ſans leur aveu.

L U C A S.

Adieu notre fortune.

L I S E T T E.

Mon étonnement eſt extrême ! Quoi ! depuis huit

jours que vous êtes sortie du Couvent, vous avez toujours été renfermée dans cette campagne, vous n'y avez vû que vos parens ou vos domestiques, & votre cœur n'est plus à vous ?

L U C A S.

Bon ! Mamselle aura fait queuque songe.

L U C I L E.

L'aimable illusion, si c'en est une ! Je soupire sans cesse, je sens de douces émotions ; mille idées charmantes remplissent mon esprit ; mon ame est toujours agitée, & rien n'est si agréable que son agitation. Je m'imagine, Lisette, que tout cela ne peut être que l'effet d'une passion naissante.

L U C A S.

Pargué, vous rêvais bian farme.

L I S E T T E.

Une passion naissante ! (*A part.*) S'aviserait-elle d'aimer Lucas ? (*Haut.*) Daignez m'éclaircir ce mystere.

L U C A S, *à part.*

Je sommes assez biau garçon ; peut-être. . .

L U C I L E.

Ma vûe s'est fixée sur le jeune homme le plus aimable ; ses yeux, en dépit de moi-même, ont enlevé mon cœur.

L I S E T T E, *à part.*

C'est Lucas.

L U C I L E.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le sien par des regards si touchans, que je ne dois point douter de la violence de ses feux.

L U C A S, *à part.*

J'ons toujours les yeux sur elle ; c'est pour nous qu'elle en tiant.

L I S E T T E.

Faites-moi du moins le portrait de votre Amant.

L U C I L E.

Il a la taille de Lucas.

L U C A S, *à part.*

Alle m'adore. (*Haut.*) Mamselle, nommais - nous le fortuné mortel qui vous inspire tant d'amour ; morgué, je n'en ferons pas ingrat, je sçaurons nous taire.

L I S E T T E, *à part.*

L'aimerait-il aussi ?

L U C I L E.

Comment le nommerois-je ? Hier pour la première fois je le vis se promener autour de notre maison ; je l'ai revû ce matin : c'est tout ce que je puis t'en apprendre.

L I S E T T E, *à part.*

Je respire.

L U C A S, *à part.*

Que me v'là camus !

L I S E T T E.

Vous aimez Dorante, celui de qui nous avons à vous parler.

L U C I L E.

Quoi ! ma chere Lifette, je serois assez heureuse pour avoir le cœur prévenu pour celui qui te presse de m'instruire de ses feux !

LUCAS.

Il vous aime comme un pardu ; mais ce n'est pas tout , il faut bailler un croc-en-jambe à vos autres amoureux.

LUCILE.

Comment s'y prendre ?

LUCAS.

Ça n'est pas mal-aisé ; dites-leur que , si l'un d'eux est assez osé pour vous épouser maugré vous , vous l'y ferez var biau jeu ; que vous ferez ceci d'un côté , que vous ferez ça de l'autre ; que vous dépenferez par-ci , que vous aurez des Amans par-là. Bref , mentez-leur biau coup , en attendant que vous pissiais rendre tout ça vrai.

LISETTE.

J'imagine un sûr moyen.

LUCAS.

Chut ; j'avise Monsieur Dorante. (*A Dorante.*) J'ai fait tout votre bian-aise ; moi , je vas faire le guet de peur de surprise.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DORANTE , LUCILE , LISETTE.

LUCILE , *bas à Lisette.*

AH ! Lisette , pourrai-je cacher mon trouble ?

D O R A N T E.

Madame, je ne serois pas excusable de m'offrir à vos yeux, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, si je n'y étois amené par l'estime la plus parfaite, & l'amour le plus tendre.

L I S E T T E.

En faveur de vos sentimens, on excuse votre témérité.

D O R A N T E.

Hier, Madame, dès que mes regards eurent rencontré les vôtres, de si charmans transports s'emparerent de mon ame, que mon cœur fut aussi-tôt plus à vous qu'à moi-même.

L I S E T T E.

On vous apperçut; on remarqua votre trouble, il en causa; vous n'êtes point à plaindre.

D O R A N T E.

Daignez, Madame, confirmer le bonheur dont me flatte Lifette; un mot de votre belle bouche, va me rendre le plus heureux des mortels.

L U C I L E.

Monsieur, je ne suis point faite au langage des Amans; quand même je l'entendrois, mon devoir me défend d'y répondre: cependant je vous écoute, je laisse parler Lifette, & mon cœur



SCÈNE VII.

M. MONDOR, Madame MONDOR ;
DORANTE, LUCILE, LISETTE,
LUCAS.

LUCAS.

TOUT est perdu ! veci Monfieu & Madame Mondor. (*Il fort.*)

LISETTE, à Dorante & à Lucile.

Ne paroiffez point embarrassés , je vous tirerai de ce pas-ci.

M. MONDOR.

Que demande Monsieur !

LISETTE, *bas* à Monsieur & à Madame Mondor.

Faites-lui des politesses ; c'est un homme d'importance. (*Haut.*) Monsieur est Philosophe , Poète , Musicien , Robin , Officier , Médecin , Petit-Maître ; il est tour à tour poli , grossier , galant , brutal , spirituel , sot , amusant , ennuyeux , doux , grondeur , généreux , ingrat , magnifique , avare , vertueux , débauché , Eco-lier , Précepteur , Pere , Fils , Maître , Valet , &c.

M. MONDOR.

Quel diable d'homme est-ce donc là ?

L I S E T T E.

Un Comédien. On l'envoye vous donner une *Fête* ; vous devinez de quelle part ?

Madame M O N D O R.

C'est de celle du Marquis ; cela n'est point douteux.

M. M O N D O R.

Non , non , Madame ; c'est de celle de l'Elu. (*A Dorante.*) En quoi consistera votre divertissement ?

D O R A N T E.

En danfes , en chants. (*A Lisette.*) Tu as de l'esprit.

Madame M O N D O R.

Je voudrois quelque morceau tragique : j'ai du plaisir à pleurer.

M. M O N D O R.

Oui : vive la Tragédie ! On y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras , ils roulent les yeux , ils crient comme des possédés ; c'est-là ma fureur.

D O R A N T E.

Il m'est impossible , Monsieur , de vous contenter : je n'ai amené que des Danseurs , des Chanteurs , & des Symphonistes.

L I S E T T E.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

Madame M O N D O R.

Faites comme vous l'entendrez ; mais je veux du tragique.

M. M O N D O R.

J'en veux aussi.

D O R A N T E, à Lisette:

Quel embarras !

L I S E T T E, *bas à Dorante.*

Voulez-vous les contredire ? C'est la première fois que je les vois d'accord. (*Haut.*) Donnez-nous l'enlèvement d'Helene ; c'est une petite Tragédie en cinq Scenes , il ne faut que trois Acteurs pour la représenter ; d'ailleurs on vous passera bien des choses en faveur de l'impromptu.

D O R A N T E, *bas à Lisette.*

Y penses-tu ?

L I S E T T E, *bas.*

Vous devez connoître cette Piece.

D O R A N T E, *bas.*

Oui , mais. . .

L I S E T T E, *haut.*

Chargez-vous du rôle de Ménélas.

D O R A N T E.

Je n'ai point d'habit convenable , sans cela. . .

M. M O N D O R.

Je vous en promets un ; j'ai encore celui qui me

216 LES ACTEURS DÉPLACÉS,

servit jadis à représenter Samson dans la Tragédie de mon Collège. (*A Madame Mondor.*) Je n'avois que quinze ans alors.

Madame M O N D O R , à *Dorante* :

Vous ne pouvez plus reculer.

L I S E T T E .

Allez vous préparer.

S C E N E V I I I .

M. MONDOR, M^{me}. MONDOR,
LUCILE, LISETTE.

M. M O N D O R .

Monsieur l'Elu veut nous prouver qu'il est encore galant.

Madame M O N D O R .

Quelle erreur ! cela ne peut venir que du Marquis.

L I S E T T E .

Pour terminer le differend, accordez Mademoiselle à celui qui donne le Cadeau.

M. M O N D O R .

Je le veux bien. (*A part.*) Elle en sera la dupe.

Madame M O N D O R .

J'y consens. (*A part.*) Qu'il est aveuglé ! (*A Lucile.*)

Le

Le Marquis triomphera ; préparez-vous , petite fille , à le bien recevoir.

L U C I L E.

Vous serez contente.

M. M O N D O R , à Lucile.

Vous épouserez l'Elu , songez que je le veux.

L U C I L E.

Puisque je dois appartenir à celui qui donne la fête , soyez sûr de mon obéissance.

M. M O N D O R.

Fort bien.

Madame M O N D O R.

L'événement fera voir qui se trompe de nous deux :

M. M O N D O R.

C'est bien dit ; rentrons , ma poule ; allons nous reposer en attendant le divertissement.

S C E N E I X.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

L U C A S.

VECI venir un homme bien vêtu , qui m'a l'air d'être un de vos époux.

LISETTE , mettant son tablier à Lucile.

C'est apparemment le Marquis ; il ne vous connoît pas ?

Tome I.

K

LUCILE.

Non. Mais comment l'éconduire ?

LISETTE.

Laissez-moi faire. Vous êtes une novice sans expérience ; mettez mon tablier , je passerai pour vous.

LUCAS.

Quelle manigance.

LUCILE.

Fais ce que tu voudras , je consens à tout.

LISETTE.

Vous voilà ma Suivante. Lisette ! un miroir. Je suis bien mal coëffée aujourd'hui. Racommodez ce ruban : vous ôtez mon rouge , vous me piquez : que vous êtes gauche ! il faut que je fasse tout moi-même. Lucas, vas travailler à ton jardin.

LUCAS.

Nennin , morgué , je resterons : vous avais biau faire la Maitresse , vous êtes toujours Lisette. L'original approche ; je voulons voir notre Comédie.

SCENE X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE,
LUCAS.

LE MARQUIS, à Lisette.

LA brillante personne ! quels yeux vifs ! Je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoise, & je vois un air charmant, des graces, des manieres : par-

bleu ! je suis homme à bonnes fortunes jusques dans le mariage.

LUCAS.

Il contrefait à merveille le jeune homme.

LUCILE.

Vous êtes Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, mon enfant. Tu es gentille.

LUCILE.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord.

LE MARQUIS, *tirant sa bourse.*

Tu m'as deviné, friponne ! Je dois récompenser ta pénétration ; j'aime les Soubrettes qu'on peut soupçonner d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'ons itou queuque bon sens : drès qu'on vous a nommé, zeste, j'ons deviné que vous étiez Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS, *à Lucas.*

Pour un Payfan, tu as une assez jolie physionomie : (A Lisette.) Pardon, Madame, si je me suis distrait un moment du soin de vous admirer. Que vous m'annoncez de félicité ! Je sens couler dans mon cœur le doux poison de l'amour. (Lisette fait des révérences) Tout en vous m'enchanter : mais j'ai un scrupule, c'est de vous épouser ; vous méritez d'être adorée.

K ij

L I S E T T E.

En vérité, Marquis, vos airs de cour, vos façons aisées, & ces jolis riens, que vous débitez si galamment, me divertissent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une simple bourgeoise, qu'une Agnès; vous trouvez une fille qui joint de l'esprit à des charmes. Votre opinion gagne beaucoup à tout cela. Je suis fort du goût d'être adorée; vous m'en trouvez digne: eh! bien, un hommage ne peut me déplaire; je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

L E M A R Q U I S.

Cet avantage me flatte infiniment.

L U C A S, *A Lisette.*

Veci l'autre épouseux; je sommes perdus.

L E M A R Q U I S, *à part.*

Quel sujet amène ici mon frère? Éloignons-nous un peu pour l'apprendre.

L I S E T T E, *à part.*

J'ai besoin de tout mon esprit; je forme un projet.
(*A Lucile.*) Écoutez. (*Elle lui parle bas.*)

L U C I L E.

Laisse-moi faire, je vais te seconder.



S C E N E X I.

L' E L U , & les Acteurs précédens.

L' E L U.

LAQUELLE de vous deux est Mademoiselle Lucile ?
que je lui fasse la révérence.

L U C A S.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

L I S E T T E.

C'est moi , Monsieur ; peut-on s'y méprendre ? (*A Lucile.*) Lifette , vas promptement où tu sçais.

(*Lucile sort.*)

L' E L U.

Oh ! je me doutois bien que c'étoit vous ; mais je voulois en être assuré par votre jolie bouche. Sans doute que vous ne me connoissez pas , puisque vous ne m'avez jamais vû. Je me nomme Monsieur Dorimon , Ecuyer , revêtu de l'honorable charge d'Elu. (*Appercevant le Marquis.*) Oh ! oh ! n'est-ce pas là mon frere ? Eh ! oui : que faites-vous céans ?

L I S E T T E.

Cela se devine sans peine : Monsieur vient pour m'épouser.

L' E L U.

Pour vous épouser !

K iij

LE MARQUIS.

Quoi ! mon frere , cela vous étonne !

L' E L U.

Oui , vraiment ; car , ne vous déplaîse , je viens aussi pour épouser Mademoiselle ; nous voilà deux : comment ferons-nous ?

L U C A S.

Pargué , Messieurs , tirez à la courte paille.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que vous osiez tenter de le disputer au Marquis de Bois-sec.

L' E L U.

Oh ! ne vous flattez pas de l'emporter sur le Doyen des Elus de Beaujeu ; je suis votre cadet , mon frere , mais ce n'est pas en mérite.

L U C A S.

Eh ! morguene , Messieurs , point de brit ; ça ne seroit point bian que deux freres s'entremangiffiont le blanc des yeux.

L' E L U , à Lisette.

Tel que vous me voyez , je suis un bon parti ; je n'ai qu'un fils qui sert en Italie , & comme depuis long-tems il ne m'a point donné de ses nouvelles , je crains d'apprendre sa mort : que sa perte me coûteroit de pleurs !

L U C A S.

Je pense qu'ous devez faire bian rire , quand vous pleurez.

L E M A R Q U I S , à *Lisette*.

Moi , je suis garçon ; & comme l'ainé de la famille , je suis encore plus riche que mon frere. Confiderez-moi bien : je joins au teint fleuri d'un Abbé , la santé d'un jeune Mousquetaire. Jusqu'ici l'on m'a vû , léger comme un papillon , changer tous les jours d'objet ; mais je veux me fixer , & je compte que vous aurez cette gloire-là.

L U C A S.

Je serions bien partagés ; v'là un biau mârle !

L I S E T T E , au *Marquis*.

Je suis fort aise de vous voir dans ces sentimens-là.

L' E L U.

Ma charge vous rendra la premiere Dame du lieu.

L U C A S.

Et sa femme le rendra le plus hupé.

L' E L U.

Quand vous m'appartiendrez , je vous suivrai partout ; je serai l'ombre d'un si beau soleil.

L I S E T T E.

Que vous me donnez d'empressement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue ! Je crois que nous vivrons bien ensemble. Je vous avertis que je ne serai point de ces femmes dociles par tempéramment , qui fuyent les plaisirs par régime ; de ces indolentes statues qui ne sortent point de chez elles & craignent le froid & le chaud ; je suis la vivacité même ; je ne puis rester en place. Je veux aller , venir ; recevoir grand

K iv

monde , tenir table ouverte. Vous aurez soin qu'elle soit tous les jours servie des mets les plus délicats , & jamais deux fois la même chose ; l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons , nous danserons , nous rirons , nous chasserons , nous concerterons. Oh ! je ferai déguerpir votre humeur taciturne, je vous en réponds. Réveillez-vous , allons , allons , de la joie.

L U C A S.

Quelle babilleuse !

L' E L U.

Pour de la joie , vous en aurez avec moi ; l'on s'étouffe de rire, dès qu'on me regarde : on est fou de moi par-tout.

L I S E T T E.

Je le crois , & vous , Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Votre caractère m'enchanté ; je suis , comme vous , l'ennemi juré de la solitude ; le grand monde est mon élément. Quand votre bien , que je crois considérable , sera joint à mes revenus , nous ferons la plus belle figure de notre province. Décidez entre mon frere & moi ; je pense que vous ne balancerez pas à me donner la préférence.

L U C A S.

Le moyen de balancer entre vous deux !

L I S E T T E.

Vous me plaisez tous deux beaucoup. Un autre peut-être vous diroit que vous ne lui convenez pas : (*A l'Elu.*)

vous , parce que vous avez l'air niais ; (*Au Marquis.*)
vous , parce que vous êtes déjà furanné : mais tout
cela , Messieurs , vous rend charmans à mes yeux. (*A
l'Elu.*) On fait ce qu'on veut d'un mari comme vous.

LE MARQUIS rit , en regardant l'Elu.

Hé , hé , hé , hé.

L I S E T T E , *au Marquis.*

Et un époux bien avancé dans sa carrière ne fait pas
languir une jeune femme , elle est bientôt veuve.

L' E L U rit , en regardant le Marquis.

Hi , hi , hi , hi.

L U C A S , *riant.*

La bonne botte qu'alle vient de leur pouffer ! Ho ,
ho , ho , ho.

(*Lucile revient.*)

L U C I L E , *à Lisette.*

Madame , on vous demande.

L I S E T T E.

Que me veut-on ? (*Lucile lui parle bas.*) Parlez haut ,
je n'ai rien de caché pour ces Messieurs.

L U C I L E.

C'est ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs
à l'insçu de Monsieur & de Madame Mondor.

L' E L U , *à part.*

Dix mille francs !

LE MARQUIS , *à part :*

Diable !

L I S E T T E.

Il est bien exact ; son billet n'est échu que de ce matin.

K v

LUCILE.

Votre Marchand d'étoffes est aussi là.

L'ELU, *à part.*

Quelle dépensière ! elle me ruinerait en moins d'un an.

LISETTE.

Qu'ils attendent ; je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est née pour être femme de condition.

LUCILE.

Ils disent qu'ils ne s'en iront point qu'ils ne soient payés.

LISETTE.

Dis-leur que je me marie demain, & qu'ils peuvent revenir dans deux jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Peste !

L'ELU, *à part.*

J'aimerois autant aller prendre femme à Paris.

LUCILE.

Voici deux Lettres qu'on vient de recevoir pour vous.

LISETTE.

Celle-ci est de la Présidente. Elle me demande sans doute les deux cens louis qu'elle me gagna hier sur ma parole : elle est bien persécutante. Cette autre est de la Comtesse. Messieurs, permettez-moi de la lire.

(Elle lit.)» Je donne ce soir à souper, je t'y invite, ma chère
» bonne ; la compagnie t'amusera. Cinq ou six de nos

» soupirans doivent s'y rendre. Au sortir de table, nous
 » irons au Bal chez la Marquise. On compte sur toi ;
 » ne te fais point attendre. » (*Au Marquis & à l'Elu.*)
 Jè me flatte , Messieurs , que vous me donnerez la
 main , & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Je le souhaiterois , Madame , m'ais j'ai compagnie
 chez moi.

L'ELU.

Le dû de ma charge ne me permet pas d'avoir cet
 honneur. Il faut que demain je siége dès sept heures du
 matin.

LISETTE.

En sortant du Bal on vous y conduira.

LE MARQUIS.

Madame , je suis votre très-humble serviteur. (*A
 part.*) Quelle commerce ! Je m'en tiens aux bonnes
 fortunes.

L'ELU.

Adieu , Madame. (*A part.*) Je ne crois pas qu'on
 m'y rattrape. Quelle dégourdie !

LUCAS.

Quand vous revarrons-je , mes gentilshommes ?

LE MARQUIS ET L'ELU, *s'en allant.*

Nos baise-mains à Monsieur & à Madame Mondor.



SCENE XII.**LUCILE , LISETTE , LUCAS.****LISETTE.**

NOus en voilà débarrassés. Eh ! bien , Mademoiselle , êtes-vous contente de moi ?

LUCILE.

Tu es une fille impayable. Mais je ne suis pas sans inquiétude : je crains la colere de mon pere & de ma mere.

LUCAS.

Rassurez-vous. Vous êtes sous notre protection.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui se passe , & voir si Dorante est prêt.

LUCAS.

Allez. Jarnonbille , veci Monsieur & Madame Mondor qui accouront.

LUCILE.

Ah ! je frémis.



SCENE XIII.

M. MONDOR , Madame MONDOR ,
LUCILE , LUCAS.

Madame MONDOR :

COMMENT avez-vous donc reçu ces Messieurs , petite fille ?

M. MONDOR.

Il faut que vous les ayez mécontentés ; ils s'en vont sans nous dire adieu.

LUCAS.

Ils ont tort ; Mamselle Lifette & moi , j'avons fait de notre mieux pour les bien recevoir.

LUCILE.

Je leur ai parlé suivant les sentimens de mon cœur ;

Madame MONDOR.

Ce sont les miens qu'il faut suivre.

M. MONDOR.

C'est à moi que vous devez obéir.

LUCILE.

Je ne puis vous satisfaire tous deux.

Madame MONDOR :

Comment , petite sotte , vous raisonnez !

M. MONDOR.

Vous osez me contredire , petite ridicule !

LUCAS.

Morgué , pour des vieilles gens , vous avez encore de bonnes poitraines.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

QUEL vacarme ! On vous entend du village. (*Bas à Lucas.*) Amuse-les un moment , j'ai deux mots à dire à Lucile.

LUCAS.

Place, place, v'là nos Tragédiens qui venont.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Nos Vieillards sçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Ah ! que m'apprends-tu ?

LUCAS.

Que ces habits de Masque leux vont bian !

SCENE XV.

MENELAS, *ou DORANTE*, DORIS,
& *les Acteurs précédens assis*, GARDES.

DORIS.

QUOI ! tandis que chacun s'abandonne aux plaisirs,
Que tout semble en ces lieux prévenir vos désirs,

Vous soupirez, Seigneur ! Une tristesse extrême
 Ternit sur votre front l'éclat du Diadème.
 Quelle sombre vapeur vous offusque aujourd'hui ?
 Doit-on voir Ménélas, victime de l'ennui,
 Les genoux tremblotans, les yeux baignés de larmes ;
 La main sur le visage, & le cœur plein d'allarmes ?

MÉNÉLAS, *dans l'attitude où il
 vient d'être peint.*

Hélas !

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

MÉNÉLAS.

Daignez, ô justes Dieux, détourner ce malheur.

DORIS.

Quel malheur ? Tout ici seconde votre envie.
 Dans votre heureuse Cour le Prince de Phrygie,
 Paris, mene avec lui les Plaisirs & les Jeux ;
 Tous les jours sont marqués par ses soins généreux.
 Aujourd'hui même encor vous sçavez qu'une Fête
 Dans les vaisseaux Troyens par son ordre s'apprête :
 La Reine, votre épouse, & sa mere Léda
 Y doivent assister.

MÉNÉLAS.

Ciel ! que me dis-tu là ?

C'est tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MÉNÉLAS.

Ecoute, & tu verras si ma frayeur est vaine.

Tu sçais que quelquefois , las des soins de la Cour ;
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

D O R I S.

Je le sçais.

M É N É L A S.

Ce matin , dans la Forêt prochaine ;

Je tenois , en rêvant , une route incertaine ,
Lorsqu'un cerf en fureur , venant fondre sur moi ;
Pour la première fois m'a fait sentir l'effroi.
J'ai frémi. Mais bien-tôt , rappelant mon courage ;
J'ai saisi par le front cet animal sauvage.
Je frappe ; il se débat ; long-tems entre nous deux
La victoire balance , & le sort est douteux.
Il m'attaque trois fois , trois fois je le repousse ,
Le sang coule à longs flots sur l'herbe & sur la mousse.
Enfin par mes efforts , prêt d'être culbuté ,
Le cerf a pris la fuite , & son bois m'est resté.

D O R I S.

Quoi ! Vous vous arrêtez à ce foible présage !
Que la raison chez vous reprenne son usage ,
Seigneur. De vains soupçons votre cœur combattu
D'Hélène , sans sujet , attaque la vertu.
Tant d'attraits , dont le Ciel vous combla sans mesure ;
Ce teint vif & brillant , cette aimable figure ,
Cette taille charmante , & cet air enchanteur ,
Vous rendent pour jamais le maître de son cœur.

M É N É L A S.

Je l'avouerai , Doris ; oui , sans que je me flatte ;
Certain air de grandeur dans ma personne éclate ;

Le Ciel me fut propice , & les Dieux bienfaisans
Prodiguerent chez moi leurs plus rares présens :
Mais de ton sexe enfin tu connois le caprice ,
Au mérite souvent il ne rend pas justice.
Pâris ! à ce nom seul mon cœur frémit d'effroi ;
Pâris s'est , par les yeux , expliqué devant moi ;
J'ai surpris ses regards attachés sur ma femme.
Doris , pour appaiser le trouble de mon ame ,
Vas , cours , dis à Lédâ qu'elle se garde bien
Daller avec Héléne aux Vaisseaux du Troyen.

SCENE XVI.

MÉNÉLAS, *seul*.

J'AUROIS mieux fait , je crois , de prendre cette peine :
 Mais il est à propos qu'en Héros de la Scene ,
 Dans un court monologue exhalant mon dépit ,
 J'attende dans ce lieu qu'on me fasse un récit.
 Ainsi pour quelque tems parlons-nous à nous-même :
 Insensé Ménélas , quelle folie extrême
 De te persuader , sur un vain incident ,
 Que ton honneur doit craindre un péril évident !
 Mais , quoi ! dans ce moment , par un effet étrange ;
 Ma tête devient lourde , & le front me demange.
 Je ne puis plus douter du malheur que je crains :
 Tu m'en donnes , ô Ciel , des signes trop certains.

SCENE XVII.

MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

QUOI ! déjà de retour ! Doris , quelle nouvelle ?

DORIS.

Qu'elle est terrible , hélas ! votre épouse fidelle
Dans les bras du Troyen

MÉNÉLAS.

Quoi ! ma femme auroit pû ! . . . ?

DORIS.

Oui , Seigneur , & Pâris vous a fait ?

MÉNÉLAS.

Que dis-tu ?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeste
Mais j'apperçois Léda , qui vous dira le reste.

SCENE XVIII.

LÉDA, MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

O ! Noirs pressentimens ! malheur trop avéré !
Ah ! Léda , qu'avez-vous ? Sur quel ton vous pleurez !

L É D A.

Jugez , à ce mouchoir tout trempé de mes larmes ,
Du triste événement qui cause mes allarmes.

L'avez-vous pû souffrir , ô Dieux , ô justes Dieux ?
Ecoutez , en voici le détail odieux.

Le Soleil

M É N É L A S :

Attendez un peu que je m'ajuste ;

Car il faut que je sois dans l'attitude auguste
D'un Monarque attentif. M'y voilà. Commencez.

L É D A.

Le Soleil conduisoit ses chevaux harassés
Dans le sein de Thétis. La nuit avec ses voiles
Descendoit dans un char environné d'étoiles ,
Quand votre épouse & moi , conduites par l'espoir
D'assister à des jeux qu'on nous pressoit de voir ,
Nous allâmes au Port. Quelle image riante !
Quel spectacle flatteur nous ravit , nous enchante !
Pâris , d'un air galant , vient au-devant de nous :
Belle Reine , dit-il , cette fête est pour vous.
Venez sur mes vaisseaux ; l'Amour & la Victoire
D'un triomphe éclatant vous promettent la gloire.
Sans craintes , sans soupçons , nous y portons nos pas.
Ma fille la première y monte ; mais hélas !
Lorsque je veux la suivre , une main criminelle
M'arrête brusquement & me sépare d'elle.
Hélène , toute en pleurs dans les bras de Pâris ,
S'agite , se débat , remplit l'air de ses cris.

M É N É L A S.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Continuez , Madame.

L É D A.

Une seconde fois pour sauver votre femme ,
 Je cherche à la rejoindre. Inutiles efforts !
 Un barbare Troyen , me prenant par le corps ;
 Me rejette à vingt pas. De ma Simandre bleue
 L'insolent , sans respect , a déchiré la queue.
 Ma fille cependant veut fuir , on la saisit ;
 Elle crie , on est sourd ; elle pleure , on en rit.
 Sa force l'abandonne , elle tombe abattue ;
 Son ravisseur l'enleve , & je la perds de vue.
 Enfin pour le départ le signal est donné.
 Déjà loin de la rive , aux vents abandonné,
 Le vaisseau fend les flots , & le Prince de Troye ,
 A la honte des Dieux , y transporte sa proie.

M É N É L A S.

Je n'ai donc plus d'épouse ! un perfide ennemi
 Possède en liberté le bien qu'il m'a ravi !
 Tandis que pénétré d'une mortelle peine ,
 Je forme vainement des regrets pour Hélène :
 Paris est à ses pieds ; le traître , le bourreau ,
 Est maître ... sur mes yeux, Dieux, mettez un bandeau.

L É D A.

Je sens de mon côté pareille inquiétude.

M É N É L A S.

Peut-on à cet excès pousser l'ingratitude ?

Depuis l'instant fatal que tu vins à ma Cour ;
 Pour toi ma complaisance a paru chaque jour ;
 Mille égards t'ont prouvé mon amitié sincère ;
 Pâris ! ingrat Pâris ! en voilà le salaire.

L É D A.

N'en foyez point surpris : de ces retours piquans
 La nature produit des exemples fréquens.
 L'enfant devenu fort, mord le sein qui l'alaitte ;
 Le ver ronge le bois qui lui sert de retraite ,
 Le lierre & le pampre étouffent leur appui ;
 C'est-là le vrai portrait des hommes d'aujourd'hui.

M É N É L A S.

Encor si, dans l'affront qui cause mon supplice ;
 Le Prince des Troyens n'avoit point de complice ;
 Je pourrois, à la fin, ralentir mon courroux ;
 Mais, hélas ! le dirai-je ? Oui, Madame, entre nous
 J'ai certaine frayeur, un noir soupçon m'agite.

L É D A.

Ce discours, Ménélas, rend mon ame interdite.

M É N É L A S.

Si je puis vous parler avec sincérité,
 J'entrevois un complot, le coup fut concerté.

L É D A.

Seigneur, vous concevez un ridicule ombrage ;
 Ma fille fut toujours & vertueuse & sage.

M É N É L A S.

Comme vous, n'est-ce pas ?

L É D A.

Par vos soupçons jaloux ;

Vous m'accusez à tort.

M É N É L A S.

Eh ! Léda , taifez-vous :

On fçait que Jupiter fous la forme d'un Cygne....

L É D A.

Que me reprochez-vous ? C'est vous , époux indigne ,
Qui , malgré vos fermens , tant de fois répétés ,
Pour elle n'eûtes pas les égards mérités.

Si ma fille & Pâris furent d'intelligence ,
Vous devez votre honte à votre indifférence.

D'un tendre & doux objet impériefx Tyran ,
Vous êtes de vos maux vous-même l'artifan.

Non , non ; n'imputez point à d'autres cet outrage ;
De vos brusques humeurs c'est le funefte ouvrage.

Falloit-il , oubliant ce qu'on doit à l'amour ,
Avec cette colombe en agir en vautour ?

Pour cette jeune fleur , digne d'être adorée ;

Que n'etiez-vous Zéphire au lieu d'être Borée.

Voilà , traîtres époux , comme vous êtes faits ;
Vous prêchez la douceur , fans l'employer jamais ;

Vous voulez être aimés , fans devenir aimables ;

Qu'on foit ange avec vous , quand vous êtes des diables.

Perfide ! fur vous-même ouvrez enfin les yeux ,
Connoiffez....

M É N É L A S , à part.

Le débat deviendroit férieux.

J'ai la colere prompte ; elle a l'humeur hautaine.

A U X G A R D E S.

Dans fon appartement , Gardes , menez la Reine :

SCÈNE XIX.

MÉNÉLAS, *seul.*

OUE faire dans le trouble où je sens mes esprits ?
La vengeance à la main , poursuivrai-je Pâris ?
Faut-il couvrir les Mers d'une flotte nombreuse ;
Intéresser vingt Rois dans une guerre affreuse ?
Irai-je avec Ajax , Ulysse , Agamemnon ,
Mettre Pergame en feu , tout ravager ? Non , non.
Ma honte , par l'éclat , deviendroit éternelle.
Faisons voir que notre ame est généreuse & belle.
Pour ne survivre pas à notre deshonneur ,
Tuons-nous. C'est bien dit. Allons , ferme , mon cœur ;
Il faut que ton secours à cet effort m'exhorte.
De son fourreau poudreux que cette lame sorte ,
Frappons. Mais à propos , je suis un imprudent ;
Dans cet instant je n'ai Gardes ni Confident ,
Pour retenir mon bras , & saisir mon épée :
Ma trame , tout de bon , pourroit être coupée.
Rengaine , Ménélas ; laisse Hélène à Pâris ,
Et change prudemment ta colere en mépris.



SCENE XX. & dernière.

Les Acteurs précédens , LE MARQUIS,
L'ÉLU.

LE MARQUIS.

OUI, mon frere, c'est la Soubrette qui nous a joués
sous le nom de sa Maitresse, pour favoriser un
Rival.

L'ÉLU.

Eclaircissions - nous du fait. (*Appercevant Dorante.*)
Ciel ! que vois-je ? Mon Fils !

LE MARQUIS.

Mon neveu ! eh ! en quel équipage !

M. MONDOR.

Qu'entends-je ?

LUCAS.

La drôle d'aventure !

L'ÉLU.

Je te trouve, quel bonheur !

LE MARQUIS.

Apprends-nous ce que tout ceci signifie :

DORANTE.

Je revenois d'Italie pressé du désir de vous revoir.
Hier passant par ici, j'appergus la charmante Lucile,
ses attraits m'ont fixé, je ne puis vivre sans la posséder.

LISETTE.

L I S E T T E.

Moi , je l'ai fait passer pour Comédiën : il achevoit son rôle, quand vous êtes entrés.

L E M A R Q U I S, à *Lisette*.

Nous sçavons de tes nouvelles. (*A Dorante.*) Ton père & moi nous avons, l'un à l'insçu de l'autre, formé le dessein d'épouser Lucile ; mais nous sacrifions notre plaisir à celui de te rendre heureux. Je crois que personne ne m'en dédira.

M. M O N D O R.

Je consens à tout.

Madame M O N D O R.

Et moi de même.

L I S E T T E, à *l'Elu*.

Répondez-donc.

L' É L U.

Je suis de l'avis de la compagnie.

D O R A N T E, *prenant la main de Lucile*.
Belle Lucile , rien n'égalé ma félicité.

L U C I L E.

Croyez qu'elle fait la mienne.

L U C A S, à *Lisette*.

Marions-nous itou , Mamselle *Lisette*.

L I S E T T E.

Tu te moques. Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

D O R A N T E.

Allons , que la Fête s'exécute.

Tome I.

L

DIVERTISSEMENT.

A I R.

EN tous lieux, c'est la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.

La Soubrette fait la Maîtresse ;

La Bourgeoise, la Duchesse ;

Le Commis

Tranche du Marquis :

On voit prendre à la Vieillesse

Le ton badin de la Jeunesse.

En tous lieux, c'est la mode aujourd'hui

De jouer le rôle d'autrui.

(On danse.)

A U T R E.

L'ENFANT de Venus, chaque jour
Double l'Hymen, & fait son personnage ;
Mais par malheur ce n'est guères l'usage,
Que l'Hymen à son tour
Fasse le rôle de l'Amour.



VAUDEVILLE.


PAr-tout comme en ces cli-mats, Les Mortels



ont l'ame in-conf-tan-te : D'un rôle on



est bien-tôt las, Quand long-tems on le



re-pré-sen-te ; Ôn se meurt d'en-



nui : Ce-lui d'au-trui Nous ten-te.



A la toilette rends-toi,
 Jeune Abbé, que l'amour captive ;
 De galant fais-y l'emploi :

L ij

Mais quand le Colonel arrive ,
 Prends vite manteau ,
 Canne & chapeau ,
 Dérive.

Mlle. D A N G E V I L L E.

L'autre jour Colin disoit ,
 Que depuis qu'il est en minage ,
 Près de sa Nicole il fait
 Toujours le même personnage :
 Quand jentends manti ,
 Par la mordi ,
 J'enrage.

LE PETIT GARÇON.

Avec mes petits talens
 J'ai tâché de vous satisfaire ,
 Mais à l'âge de sept ans
 Un tel rôle ne convient guère :
 Peut-on , comme il faut ,
 Faire si-tôt
 Le pere ?

LA PETITE FILLE.

Avant d'avoir un Epoux ,
 De Maman j'ai le caractère.
 Critiques , passez-le nous ,
 C'est un rôle assez ordinaire :
 Souvent , sans mari ,
 L'on fait ici
 La mere,

✕

Pour quelqu'Objet obligeant ;
 Financier , si l'amour t'exhorte ,
 Ne mets pas là ton argent :
 Quand on le place de la sorte ,
 Le repentir est
 Tout l'intérêt
 Qu'il porte.



Froids mortels , qui n'aimez rien ;
 Je n'ai garde de vous en croire ;
 Aimer me paroît un bien ,
 J'en ai fait jusqu'ici ma gloire.
 Oui , toujours mon sort
 Fut d'aimer fort
 A boire.



Les pas légers & brillans
 Qu'au Théâtre on fait en cadence ,
 Mieux que les plus beaux talens ;
 Font venir l'or en abondance.
 Combien dans un Char
 Ont monté par
 La danse !



Quand un Soupirant nous dit :
 Loin de vous le chagrin me ronge ,
 Votre beauté me ravit ;
 Belle Iris, nuit & jour j'y songe :

L iij

Comment nomme-t-on
Ce doux jargon ?
Mensonge.

M. P O I S S O N :

Sous la figure d'Amant ;
Si quelque Beauté me contrôle ;
Elle a tort assurément ;
Car , ma foi , je suis un bon drôle :
Peu d'Acteurs , je croi ,
Font mieux que moi
Ce rôle.

F I N